

Nos actes nous suivent...

ACOURT ou moyen terme et parfois même après une ou deux générations, voire plus, ce qui a été dissimulé est révélé au grand jour, obligeant à changer de discours et à redistribuer les rôles entre les personnages de la scène publique et/ou intime. L'historien ou le simple citoyen qui s'interroge sur son identité façonnée par les récits, l'étudiant à la poursuite de la connaissance, participent à faire le ménage chez les anciens.

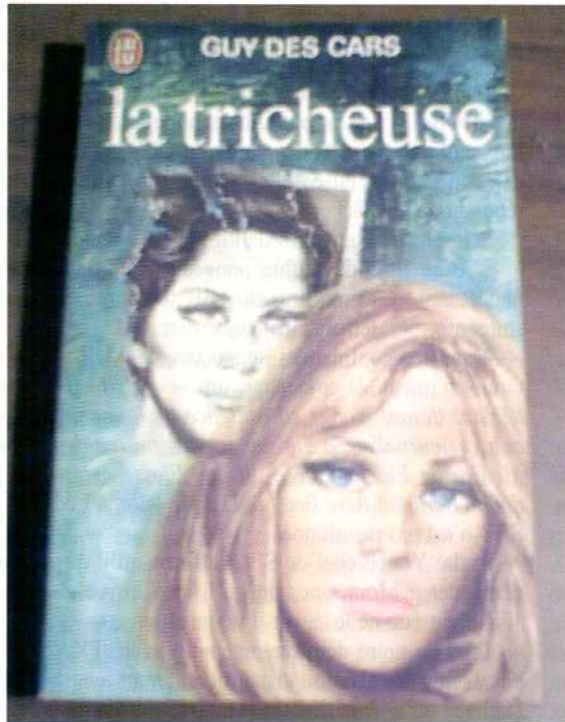
Les habitants de notre *fenua* étant dotés du même patrimoine génétique que n'importe quel humain sur terre, ils ont commis à côté de choses justes, la même proportion de manipulations des faits, falsifications de l'histoire, interprétations tendancieuses ou simples erreurs. Pour autant, cela excuse-t-il la tendance actuelle de certains à élever la tricherie, le mensonge et le vol en peccadilles sinon en vertus suprêmes ?

Quand on est à la recherche du juste et du vrai, à l'aide d'une méthode, on obtient un résultat scientifique contenant une marge d'erreur. C'est la différence avec les affirmations sans nuances des croyances religieuses et autres. Aussi, les déclarations : « *Les expérimentations nucléaires ne présentent absolument aucun risque* », étaient-elles paroles de *guru* ou de croyants mais non de scientifiques. La formule : « *Le thon, c'est bon* », reprise d'une pub des années 70 en métropole, est juste. Mais chez de gros consommateurs de ce si bon thon que nous sommes, il importe de glisser un bémol pour les enfants de moins de 3 ans et les femmes enceintes. J'avoue ne pas comprendre la rage d'un ministre à combattre cette nuance d'hygiène alimentaire prénatale et infantile où science et culture se rejoignent.

La science, c'est aussi affiner ses connaissances par la comparaison. En se comparant à autrui, face à notre reflet dans le miroir, nous distinguons mieux nos propres contours et singularités. Ainsi, pour les soins traditionnels qui, avec la médecine *papa'a*, m'ont préservée jusqu'ici, c'est en comparant avec Hawaïi, la Nouvelle-Zélande, d'autres terres d'Océanie et le Bocage normand, que la compréhension a progressé. Après Laplantine j'ai constaté que ce type d'études « dévoile ce que la société veut garder dissimulé ». Et ce dévoilement dérange terriblement. En étudiant les maladies d'autrefois, et surtout les importées, on comprend pourquoi les survivants des épidémies renièrent leurs origines en échange de la promesse d'une chance de vie pour soi et des quelques siens rescapés. On comprend aussi qu'ils aient été dépressifs.

Il est habituel de dire que les Tahitiens sont empêtrés dans leurs problèmes de terre. On oublie de rappeler que pour les nouveaux arrivants, en disposer d'une était et est toujours vital. Inaliénable, elle était et portait un nom légué en

prénom simple et parfois nom-titre, tous deux sacrés. Objet sacré par excellence la terre ne se vendait ni ne se donnait, elle devait être transmise à ses enfants pour qu'ils produisent et entrent dans le système d'échange commercial et de dons et contredons. La diabolisation du sacré indigène s'avéra donc indispensable aux candidats à la propriété foncière. Le Code civil consolida sa transformation en produit vénal tout en veillant aux droits de chacun par l'indivision et en conservant les noms d'origine. Ainsi fut sauvegardée une mémoire du lien entre les hommes et le sol. Lorsqu'on décide à un moment de sa vie de prospecter ce lien, cela est possible. On interroge les noms et ils nous conduisent à travers de multiples dédales de la vie des ancêtres. Bientôt ce ne sera plus possible. Notre assemblée et



notre gouvernement (1) ont décidé de remplacer les noms par des lettres du genre EA, EB, PA, etc. qui n'ont de sens que pour les gestionnaires de données informatiques qui les manipuleront comme des objets sans âme. Ainsi, se perdra la mémoire de One Tere informant d'un sol instable, etc.

Il ne s'agit plus de conquérants du dehors, religieux ou civils, mais de saccageurs issus de l'intérieur même de nous, arborant prénoms tahitiens et tatouages, snobant les *Farani*, se gargarisant du mot « culture » et décidant en parfaits technocrates incultes, avides. La déshumanisation se poursuit donc.

Aussi, la révélation, sous le chatolement d'une notoriété de certaines turpitudes, bien que consternantes impostures, finit par amuser. Il nous arrive parfois d'assister éberlué(e) à

laorana
de
Simone



l'incompréhensible ascension de personnes et à leur déconcertant maintien à des postes d'importance. Au faite d'un certain pouvoir, ça développe une susceptibilité ombrageuse où toute divergence d'opinion et d'approche offusque tel un crime de lèse-majesté. Ça s'entoure de courtisans qui mordent la main une fois leur objectif atteint. Ça courtise le pouvoir politique pour mieux asseoir son règne en éliminant du circuit toute concurrence forcément hérétique et se régale à piétiner les « mal pensants » du régime qui les distingue. Cette stratégie de pouvoir laisse peu de temps à la pensée et à l'accroissement des connaissances, et encore moins à la rigueur scientifique. Ça ressasse des « vérités » plus ou moins pertinentes. Ça copie et finit par se faire prendre. *Ua chope hia*, disait-on de quelqu'un pris en flagrant délit de triche. Ça malmène avec la même tranquille assurance, les concepts ainsi que les langues française et tahitienne. Tirer sa révérence est la solution. Ça fait tellement honte ! Parmi ses contributions récentes figure celle à un ouvrage sur l'huître perlière édité en 2010 par le Pays et l'UPF bien mal inspirés. Lisons page 7 : « *Evoquer les perles en Polynésie, c'est quitter le monde du réel,...* » Étrange propos sur une culture ignorant les mots « nature » et « surnature » car tout est réel dès l'élaboration des mots pour dire. Plus loin : « *le bivalve qui préexiste avant l'arrivée des humains* » : curieuse phrase de la part d'une linguiste universitaire. Peut-on préexister après ? Étonnant d'apprendre que les nacres se tournent vers la lumière alors que dépourvues d'algues symbiotes, elles béent leurs valves pour capturer le plancton à des profondeurs parfois si grandes que les plongeurs d'antan y laisseraient leur vie par *topatari* ou leur raison en ré-émergeant *taravana*. L'auteure suivante fait plus juste en évoquant *te Po*, la Nuit ; mais pourquoi faire snober les Pléiades Matarii, petits yeux, en Mata arii, yeux royaux ?

Pour les non initiés, c'est chipoter, mais l'université devant servir de référence dans l'exigence de rigueur et de clarté, elle doit veiller à la qualité des écrits qu'elle labellise. Elle doit se différencier à tout prix du « Prince à Paris » qui s'amusa follement grâce à TFI.

laorana
Simone Grand

1- JOPF du 11 novembre 2010, p. 62, Avis n°4817 MAE en application de la délibération n° 90-126 AT du 13 décembre 1990.



Scandale à l'université

LA PRÉSIDENTE DE L'UNIVERSITÉ DE P.F. ACCUSÉE DE PLAGIAT

EN JANVIER 2011, une tempête a sévi dans la tasse de thé du monde universitaire tahitien et français. La rumeur circulait depuis juillet 2010 dans le milieu des enseignants actuels et anciens de l'université de Polynésie française (UPF) : la présidente Louise Peltzer avait publié en l'an 2000 un livre de 80 pages, « *Des langues et des hommes* », éditions Au Vent des îles, Tahiti, un livret dans lequel est reproduit la "Leçon inaugurale" que Mme Peltzer avait prononcée à l'UPF le 5 novembre 1998, jour où le président Fosse lui remettait l'insigne de Chevalier de l'ordre national du Mérite à l'occasion de la rentrée solennelle du centre universitaire. Or quasiment la moitié du texte de la "leçon inaugurale" apparaît n'être qu'une reprise, parfois même le simple "copier-coller" des écrits que le chercheur italien Umberto Eco avait publiés auparavant dans un livre intitulé "La Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne".

Forts de preuves qui paraissent irréfutables, des universitaires outrés par ces « similitudes troublantes » ont présenté l'évidence patente à de nombreux collègues de Tahiti comme de métropole pour leur faire signer une lettre ouverte d'indignation par 26 enseignants ou chercheurs à l'université de l'UPF, par un ancien ministre de l'Éducation de Tahiti et par 27 autorités scientifiques de métropole, des signatures de personnalités françaises connues telles Claude Hagège et Maurice Godelier, médaillés du CNRS, entre autres. Le plagiat est interdit dans le monde écrit et universitaire, absolument contraire aux coutumes déontologiques, raison pour laquelle « on sanctionne des étudiants lorsqu'ils recopient des passages entiers d'un livre ou d'un manuscrit inédit sans mettre de guillemets et sans indiquer la source à la fin d'une citation : doit-on fermer les yeux lorsqu'un enseignant chercheur se livre à de telles pratiques ? »

Media déchaînés

Le billet, intitulé « Lettre ouverte à madame Louise Peltzer, présidente de l'université de la Polynésie française », a été publié le 16 janvier dans le quotidien *Libération*, information vite reprise par l'AFP, *Le Monde* et *Le Figaro* ainsi que par les journaux télévisés nationaux et locaux, dans lesquels, surtout, le professeur Bruno Saura et le chercheur en linguistique retraité Jean-Michel Charpentier ont exprimé leur indignation, ce dernier expliquant com-

16 FRANCE

LIBÉRATION MARDI 18 JANVIER 2011

M'dame, la présidente a copié !

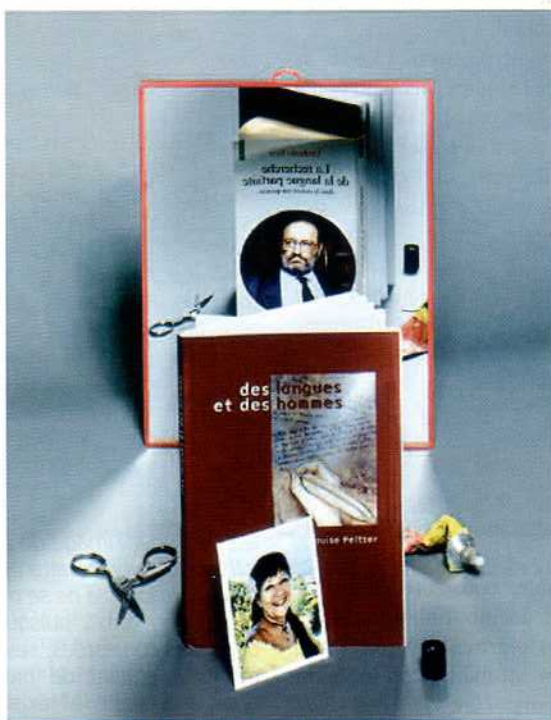
Louise Peltzer, à la tête de l'université de Polynésie, est accusée d'avoir plagié Umberto Eco.

Par VÉRONIQUE SOULÉ
Photo EMMANUEL PIÉROT/VO

« Madame la présidente de l'université de la Polynésie française, [...] parce que vous êtes apparue de la biologie adéquate, par exemple, ne dit pas tout ce qu'il faut dire sur l'originalité de vos travaux. [...] C'est pourquoi nous nous interrogeons sur les ressemblances entre les passages suivants de votre livre et ceux d'Umberto Eco. C'est sans précédent dans l'histoire de l'université française : cinquante-deux universitaires et chercheurs, parmi lesquels des autorités mondiales comme le linguiste Claude Hagège ou l'anthropologue et océaniste Maurice Godelier - tous deux médaillés d'or du CNRS - signent une lettre ouverte pour demander « des explications » à Louise Peltzer, une linguiste spécialiste des langues polynésiennes et présidente d'université, sur ce qui ressemble à s'y méprendre à un plagiat.

En termes choisis, les signataires s'emparent de « similitudes troublantes » et font état de nombreux « rapprochements significatifs » - il faudrait une lettre de trente pages pour tous les citer, précisent ils - entre le livre de Louise Peltzer, *Des langues et des hommes*, publié en 2000 et toujours disponible dans les librairies de Papeete, et l'ouvrage d'Umberto Eco, paru en français dès 1994, *La Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*. Le livre de linguistique et d'études italiennes est bien mentionné dans la bibliographie à la fin de l'ouvrage de Louise Peltzer. Mais pas une fois il n'est cité en note ou en référence dans le texte, où l'on retrouve pourtant sans parenthèses des passages similaires ou très proches.

NOTES. Les signataires ont choisi un paragraphe contenant des idées originales que l'on retrouve à l'identique dans les deux livres, hormis deux petites parenthèses précisant le sens d'adjectifs : « Les rapports organiques reconnus entre une langue dotée et une forme de pensée structurée dans les civilisations... »



52 universitaires et chercheurs demandent à Louise Peltzer de s'expliquer. PHOTO D'EMMANUEL PIÉROT/VO

entendu ici par « synchroniques » et « diachroniques », Umberto Eco, qui, en chercheur scrupuleux, traite son ouvrage de notes, est plus explicite que Louise Peltzer.

Jean Noël Dardé, enseignant à Paris 8 et auteur d'un blog spécialisé sur le plagiat à l'université, « L'archéologie du copier-coller », explique :

« Une personnalité est posée par Eco ou, à l'inverse, des « effacements de citations » reprises, sans parenthèses, dans le livre de Louise Peltzer - tout est à l'attention de l'lecteur.

plagiat, étrangement ainsi « la citation d'une citation composée de Luther dans le livre *Des langues et des hommes* ». « L'allemand est la langue qui, plus que toute autre, rapproche de Dieu », dont on ne retrouve nulle trace ailleurs. Selon lui, elle est le résultat d'un « certain parachèvement d'éléments empruntés à l'ouvrage d'Umberto Eco » et d'un « contre-sens » sur les propos du linguiste italien. En réalité, loin d'« idéaliser l'allemand, Luther ne traduit la Bible à partir du latin parce qu'il voulait en faciliter l'accès aux germanophones et leur éviter de passer par le clergé catholique. Avant d'en arriver là, les chercheurs et enseignants de l'université de Polynésie avaient tenté d'« élargir la mission de l'Étudiant supérieur », Valérie Péronne. Dans un courrier du 18 juin 2010, l'un d'eux avait signalé les méthodes discutables de Louise Peltzer, qui voulait imposer sa signature à un ouvrage collectif. Dans une seconde lettre, le 4 juillet 2010, un autre avait mentionné des « écrits très troubles » entre les livres de Peltzer et d'Eco. Les courriers sont restés sans réponse.

« PÉRISSONS ». Louise Peltzer, contactée dimanche par mail mais qui n'avait pas répondu hier soir, est une personnalité controversée, très engagée sur la scène locale. A la tête de l'université depuis 2005, elle a été réélue en 2009 pour quatre ans. Parallèlement, elle a été ministre de la Culture et de l'Enseignement supérieur en octobre 2007, sous le gouvernement de Gaston Fosse, de 1998 jusqu'à sa chute en 2004. Au sein de son université, l'atmosphère est tendue. Le principal syndicat enseignant, le Snerup, dénonce son « autoritarisme ». Après la greve organisée en octobre contre plusieurs de ses projets, il a aussi dénoncé des « pressions » et des menaces sur les étudiants grévistes.

En septembre, les médias de Polynésie ont reçu un mail piraté, portant l'adresse de Louise Peltzer et évoquant le plagiat. Interrogée par *Libération* de Tahiti, Peltzer a répondu : « Je ne suis pas responsable de ce mail et je ne suis pas au courant de son contenu. »

L'article du quotidien *Libération* du 18 janvier 2011 qui a lancé la médiatisation de cette affaire...

ment la « similitude » a été découverte : « Louise Peltzer m'a invité en Polynésie française pour rédiger l'atlas linguistique de la Polynésie. À mi-parcours, Mme Peltzer m'a demandé un résumé pour faire une demande de crédit auprès du conseil d'administration. Plutôt que de faire un rapport qui ne sert à rien ensuite, j'ai écrit une première version de l'introduction en pensant peaufiner ensuite. Je l'ai remise à Mme Peltzer. Un an après, Serge Dunis, professeur à l'université, m'a dit qu'il publiait un ouvrage collectif. Il m'a demandé de lire l'article écrit par Louise Peltzer intitulé "Atlas linguistique de la Polynésie française". Je me suis aperçu que certains passages étaient de véritables "copier-coller". Cet incident a incité des personnes à chercher pour ensuite découvrir les ressemblances Eco-Peltzer.

La lettre ouverte, rédigée par un « Collectif pour la défense de la déontologie de la recherche à l'université de la Polynésie française » est plutôt cinglante : « Parce que vous êtes garante, dans votre université, de la déontologie scientifique, personne ne doit pouvoir mettre en doute l'originalité de vos travaux. Personne ne doit pouvoir penser que la mention d'une source dans la bibliographie dispenserait un chercheur des guillemets, des appels de note et des références de rigueur dans nos disciplines, qu'il s'agisse d'une thèse ou de la version publiée d'une Leçon inaugurale. Au-delà de votre personne, c'est la réputation de votre établissement et celle de la recherche universitaire qui est en jeu. C'est pourquoi nous nous interrogeons sur les ressemblances entre les passages suivants de votre livre et de celui d'Umberto Eco ».

